

les ronces et les épines font place à d'épaisses moissons ondulant sous la brise molle et paresseuse des lourds après-midis d'août. Le laboureur qui tient mes mancherons a la poigne rude et ferme. Mais nous nous comprenons, lui et moi, parce que je suis le trait d'union qui l'attache au sol. Chaque matin, il me trouve prête au devoir. Et nous peinons ainsi de l'aube au crépuscule. Mon oeuvre est une oeuvre de paix. Les peuples qui m'abandonnent pour l'épée apprennent à leurs dépens que je suis leur meilleure amie. Beaucoup me méprisent à cause de mon obscurité, mais je me souviens alors avec orgueil que

Le grand Cincinnatus aimait à me guider.

J'ai pour compagnons le soleil qui fait resplendir mon soc comme un bouclier, l'ondée qui me rafraîchit, la brise de mai qui m'apporte le parfum des lilas et des muguets, l'alouette qui chante sur mes guérêts, le ruisseau qui murmure dans la prairie, l'arbre qui me verse son ombre. Je suis, en un mot, l'humble instrument collaborant avec le maître souverain pour donner à l'homme son pain quotidien, et

Mon travail est divin, car j'aide à féconder
L'éternelle union d'où proviennent les gerbes.

Et, devant ce langage, le poète s'émeut et comprend. Il comprend ce qu'a fait la charrue pour le monde et pour sa race. Il comprend qu'elle n'est pas le vulgaire outil que d'autres abandonnent si facilement pour le pic et la pelle, mais qu'elle est au contraire l'instrument divin par quoi s'élaborent les gestes d'en-haut.

Lenoir, Crémazie, Fréchette, Chapman et d'autres encore, ont chanté, sous des formes diverses, le culte du sol et les saints labeurs de la terre. Mais ce n'est qu'à l'occasion qu'ils font vibrer cette corde de leur lyre. Ils défendent le paysan